

Faire formation n° 1

Nous développons tous des pratiques formatives, c'est-à-dire des manières de faire notre formation

J'ai eu ouï dire que vous vous trouviez actuellement à mener de nombreux travaux en parallèle, ce qui peut vous mettre dans une situation difficile, d'autant plus si, à cause d'un emploi ou pour d'autres raisons, vous avez du « retard » en ce qui concerne les rendus des séminaires.

Par ce texte, j'aimerais vous proposer quelques pistes pour envisager la situation actuelle. En destinataires, je joins quelques collègues qui furent étudiants, qui sont aujourd'hui formateurs, pour qu'ils puissent abonder dans mon sens ou infirmer mon propos, à partir de leur double expérience.

Je vous ai parlé du livre *Boys in White*¹ qui étudie le vécu des étudiants d'une université de médecine américaine. L'idée d'ensemble de l'enquête est de comprendre comment ils passent de personnes *lambda* qui désirent être médecins à des médecins entraînés et reconnus par leurs pairs. Les auteurs mettent notamment en avant les apprentissages des étudiants de première année qui ne concernent absolument pas la médecine, les valeurs d'Hippocrate et les savoirs biologiques, mais plutôt les types de choses qui sont attendus par les professeurs dans les examens. Ainsi, Becker et ses compères montrent que les étudiants n'apprennent pas seulement à être médecins, mais qu'ils apprennent à être des étudiants qui collent à ce qui est attendu d'eux afin de réussir. Et ce processus implique un travail d'arbitrage entre les différents contenus pour sélectionner ceux qui sont réellement importants, non en rapport au métier, mais en rapport aux examens.

Pour ma part, je vois dans cet exemple des personnes qui tentent de décoder une institution pour s'y inscrire d'une manière qui puisse leur apporter la réussite, et ainsi de construire leur trajectoire professionnelle. Et en prenant un peu de recul, je comprends surtout que la formation, ce n'est pas seulement apprendre un métier, apprendre des connaissances : c'est aussi se construire une pratique de la formation, c'est-à-dire un ensemble de manières de faire et de représentations qui nous permettent de nous repérer dans le dispositif et ses attentes, d'y faire des choix, d'établir des tris, etc.

Et ce type de démarche n'est pas limité aux Universités américaines. À l'IRTS, une étudiante m'a dit un jour nous servir ce qu'elle savait que les formateurs souhaitaient entendre et que, de son côté, elle développait ses propres réflexions. Ou encore, une autre personne m'a rendu un mémoire largement en dessous des attendus lors d'un rendu intermédiaire et m'a ensuite expliqué : « Il y avait un autre

¹Howard Saul Becker et al., *Boys in white: student culture in medical school*, New Brunswick, N.J, Transaction Books, 1977, 456 p.

écrit aussi important à rendre. J'ai tranché. J'ai misé sur l'autre et je me suis dit que je validerai le rendu intermédiaire du mémoire au rattrapage. » Et je crois que l'anecdote de ce type que je préfère est celle de cet éducateur spécialisé qui m'indiquait avoir inventé la situation sur la base de laquelle il a écrit son dossier sur le travail en partenariat et réseau. Il maîtrisait si bien les codes de ce qui était attendu qu'il a pu inventer ce qu'il fallait pour rédiger un bon écrit.

L'attitude de ces médecins en devenir peut sembler conformiste, car ils tentent de réussir les examens en servant les réponses attendues sur la base d'une maîtrise des savoirs attendus. Mais ces exemples tirés de l'IRTS sèment le doute : conformisme ou prise de liberté ? Les pratiques estudiantines s'inscrivent toujours en décalage de ce qu'attendent les formateurs. Certes, ils apprennent les savoirs attendus, seulement ils ne le font pas pour la beauté du savoir ou la discipline qui passionne l'enseignant, mais parce que ces savoirs rapportent. Certes, ils fournissent du travail, mais ils arbitrent entre les disciplines aux coefficients les plus élevés. Certes ils se mettent en réflexion, mais ils le font sur la base d'une situation inventée.

Et certains décalages sont bien plus radicaux. Un ami m'a un jour raconté que convoqué du fait de ses absences à sa formation de master MEF en Occitan, il avait annoncé au secrétariat qu'il continuerait d'être absent et de ne venir qu'aux cours qu'il jugeait utiles de faire en présentiel. Et il a eu gain de cause. Même si son attitude était déviante par rapport à la logique imposée dans son master, il s'était construit une pratique formative qui impliquait un travail de sélection entre les cours pour juger de la nécessité de sa présence ou non. Les pratiques formatives peuvent s'inscrire franchement dans les marges de ce qui est attendu, voire échouer à s'inscrire dans la formation, ce qui se matérialise par l'échec ou encore le renvoi. Mais bien souvent, les étudiants réussissent à produire des aménagements plus discrets.

Je ne tente absolument pas de décrédibiliser les étudiants en général en sous-entendant qu'ils travailleraient de manière hypocrite. Je prends ces exemples, car ils permettent de facilement percevoir l'effet de décalage. Mais souvent, il est bien plus minime, silencieux, voire il va dans le sens de ce que les formateurs attendent, mais l'étudiant se l'approprie et ajoute quelque chose de lui, au-delà de ce qui est demandé par le centre de formation. L'essentiel est de dire que naturellement, l'étudiant n'est pas passif sous les directives des formateurs. Dans le conformisme, la grande déviance ou le léger décalage, il est nécessairement actif en ce qu'il se construit une manière de naviguer dans le dispositif. Les étudiants développent des pratiques en réponse au dispositif de formation, de manière à se l'aménager, à se l'approprier, à ce qu'il fasse sens pour eux. Et, très régulièrement, ces pratiques sont en décalage de ce que les formateurs aimeraient que les étudiants fassent. Si cela peut être vu comme problématique par l'enseignant, le sociologue considère que c'est une dynamique

normale et habituelle de n'importe quel contexte social. L'humain, ne serait-ce que par le sens intime qu'il donne aux choses, est toujours en décalage de ce qu'on lui commande de faire et de penser.

Il faut ajouter que si ces pratiques ont pour but de rendre la formation vivable et significative pour l'étudiant qui les développe, elles ne permettent pas toutes la même réussite et la même reconnaissance de légitimité par les formateurs. Si l'on se fait facilement à un étudiant qui apprend simplement pour l'examen et non pour la beauté de la réflexion, il est plus difficile de tolérer des absences répétées par exemple, même si elles peuvent être vues, par le sociologue, comme une forme d'autonomie.

Pourquoi vous parler de ça ? Je fais l'hypothèse que les pratiques formatives que chacun développe restent souvent inconscientes, ou alors peu pensées. C'est-à-dire que chacun sera en mesure de formuler quelques choix qu'il a réalisés, la manière dont il sait réussir à fournir un bon travail, les conditions qui lui permettent de produire un écrit, etc. Mais, je ne suis pas sûr que cette conscientisation des pratiques soit approfondie, qu'une lecture critique des attentes du dispositif et des manières dont on les pratique soit faite. Or, ce travail réflexif me semble important pour espérer développer une forme de pouvoir sur le dispositif, de manière individuelle ou collective.

Elles s'inscrivent aujourd'hui dans un contexte relâché

Dans le cadre de mon travail de thèse, je défends l'idée que l'étudiant n'entre en jeu dans les dispositifs de formation en travail social qu'en bout de chaîne. Avant qu'il se mette en action, le dispositif a été pensé par les intervenants qui sont face à eux. Ces derniers proposent du contenu ou animent un TD en rapport avec une commande passée par un cadre pédagogique ou alors, s'ils sont eux-mêmes coordinateurs du module, en rapport avec un cadre qu'ils se sont proposé. Et ces commandes pédagogiques s'inscrivent dans un cadre plus général, décidé par les échelons hiérarchiques qui sont au-dessus, à l'échelle du centre de formation, eux-mêmes répondant aux directives nationales posées dans les différents textes qui cadrent les formations en travail social.

Chaque demi-journée, voire portion de demi-journée, dans le centre de formation est remplie par différents objectifs qui croisent des thématiques, des activités et des personnes. D'une certaine façon, votre formation est un quadrillage relativement serré qui vous appelle sans cesse à penser à tel sujet, à considérer telles informations, à produire tel écrit. Le dispositif a pour but de vous affecter² à une

²Pascal Nicolas-Le Strat, « Pouvoir » dans *Encyclopédie des fabriques de sociologie*, Saint-Denis, Fabriques de sociologie, 2016, en ligne : encyclopedie.fabriquesdesociologie.net/pouvoir/ [consulté le 02/06/2020].

place et d'affecter vos conduites, vos réflexions, vos comportements. Et si vous avez la possibilité d'évaluer ce quadrillage, ce n'est qu'après coup et il est fondamentalement pensé sans vous.

Avec le COVID, ce quadrillage a fortement lâché. Le premier élément à céder est la dimension temporelle. Deux jours par semaine sont pensés pour être consacrés aux séminaires. Et un jour est disponible si, en filière, on choisit de mettre en place des contenus. Ainsi, il n'y a plus ce millimétrage qui couple des horaires, des durées, des consignes et des thématiques. Simplement une thématique, cette vague délimitation de deux jours et quelques consignes.

Ainsi, de ce que j'observe de ma place, plusieurs étalent les deux jours sur la semaine, voire plus, se construisant eux-mêmes leur propre découpage temporel, quitte à dépasser les 14 h prévues (2 jours = 4 demi-journées de 3,5 heures = 14 heures dans notre comptabilité habituelle). Chose inédite ! Et j'imagine bien aussi que certains en profitent pour passer moins de 14 h sur la thématique imposée.

L'autre élément qui cède est l'obligation de se réunir autour d'une thématique donnée, ou du moins, la forme de cette obligation. À une thématique générale correspond souvent bien trop de ressources pour le temps disponible, ce qui force à choisir et donc, à avoir un parcours différencié des autres. De même, lorsque l'on couple la dimension temporelle aux thématiques, certains feront les mêmes sujets, sans pour autant consacrer le même temps. Puis, ce cadre permet d'incorporer des ressources qui vous sont personnelles, choses que les autoformations classiques fondées une durée courte (1 h, 1,5 h) et un texte donné ne permettent pas.

Le dernier aspect de l'obligation qui change est le fait que les consignes associées à chaque séminaire ne font que proposer de rendre un travail aux formateurs. Il n'y a pas d'imposition de rendu. Ce qui signifie, dans l'absolu, que vous pouvez être en vacance depuis le 16 mars, et ce, jusqu'à la fin du mois de juin. Chose, à nouveau, inédite !

Se forme-t-on ?

J'ai grandement apprécié vous entendre lors du point promo sur votre vécu de la situation. Finalement, en ne vous croisant plus dans les couloirs ou à mon bureau, j'ai une visibilité extrêmement faible sur votre trajectoire. Tout ce que je peux en saisir est ce que vous voulez bien me raconter par mail ou en visioconférence.

Certains apprécient ce cadre relâché. Il offre une dimension moins scolaire. Il permet de travailler à son rythme, dans les moments où l'envie est là, de se concentrer sur les aspects des séminaires qui intéressent le plus. Ceux qui font remonter cette expérience semblent construire des pratiques

formatives qui s'inscrivent bien dans l'espace proposé. Mais cette expérience contraste avec les retours d'autres qui indiquent ne pas réussir à s'inscrire dans les séminaires par manque de temps ou de motivation et qui disent ainsi être en retard.

J'aimerais maintenant m'intéresser à cette idée de « retard ». En formation, il se rapporte soit aux horaires (arriver en retard), soit à la progression que pose le dispositif. Car, c'est une dimension extrêmement importante et fondamentale de nos dispositifs de formation (pourtant, cela pourrait se questionner, à partir du *unschooling* par exemple) : ils fondent une progression. La formation se fait selon une certaine linéarité. L'image la plus évidente est celle d'un chemin avec un point de départ et un qui marque l'arrivée. Chaque jour permet d'avancer sur ce chemin, un pas après l'autre, une étape après l'autre, toujours de l'avant.

J'imagine que plusieurs de mes collègues ne seraient pas en accord. Mais je pense que si l'on regarde honnêtement nos dispositifs, bien malgré nous, ils posent cette linéarité. Année 1, année 2, année 3, semestres 1 à 6, chacune de ces portions instaurant des points de passage où il faut se faire valider pour passer à la suite. Puis il faudrait comprendre et décrire, avant d'analyser et de construire un positionnement, comme s'il était possible de décomposer l'humain ainsi (personnellement, j'en doute). Même si nous aimions une formation plus buissonnière, plus erratique, qui évoluerait au fil des envies et des besoins, nos dispositifs posent des étapes qui s'enfilent les unes après les autres.

Et il me semble que ce sentiment d'être « en retard », d'avoir besoin de « raccrocher » la formation, indique quelque chose de l'importance de cette linéarité dans nos expériences formatives. Potentiellement, à ce jour, plusieurs parmi vous ont peut-être l'impression d'être en retard de pratiquement un semestre sur la formation, car il vous a été difficile de vous inscrire dans les dernières étapes de la linéarité.

J'ai en tête le témoignage de l'un d'entre vous. Dans un premier temps, il indique être en difficulté pour s'inscrire dans la formation. Mais la discussion continuant, il explique qu'il profite du confinement pour lire des auteurs dont il entend parler depuis 2 années, sans avoir pu les approfondir.

Je suis intrigué par le premier regard sur son parcours, négatif, qui indique ne pas être dans la formation, car il ne s'inscrit pas dans le rythme des séminaires (la linéarité). Mais dans un second temps, il explique qu'il approfondit ce qu'il a fait depuis deux ans. Il définit ainsi une autre dimension que la linéarité. Se former, c'est aussi prendre le temps du retour en arrière (mouvement inverse de la linéarité qui suppose qu'on monte sans cesse les marches vers l'aboutissement). Ou alors, pourrait-on dire, il inscrit la formation dans le motif de l'arrêt sur image. Se former, c'est aussi s'arrêter,

revenir en arrière, faire une pause pour approfondir, plutôt que s'inscrire continuellement dans le flot de nouveaux cours.

Ensuite, une autre personne a évoqué écouter de nombreux podcasts hors travail social. Et elle conclut en indiquant que vu qu'ils parlent de l'être humain en société, ils rejoignent de toute façon le travail social. Sa proposition ouvre une autre dimension de la formation que l'on pourrait appeler les chemins transverses ou l'exploration des bas-côtés. C'est-à-dire qu'elle reconnaît se former au travail social ailleurs que dans le dispositif et ses propositions, dans le temps qu'elle prend à d'autres activités qui, en première intention, ne relèvent même pas de l'acte formatif.

Seulement, sur le même registre, en négatif, une autre personne m'a indiqué ne pas pouvoir être dans la formation du fait d'une activité professionnelle dans le soin à la personne. À travers cette activité, elle voit une force contraire à ce qu'elle se forme, alors qu'il me semble qu'il est possible d'y voir une superbe occasion de réfléchir la relation à l'autre, l'accompagnement au quotidien, le soin, etc.

Il est possible que les parcours soient inégaux. Il est possible que quelqu'un qui a suivi tous les séminaires et rendu le travail dans les temps soit mieux formé que quelqu'un qui n'a pas réussi cela. Il est possible que certains puissent se former ailleurs que dans le dispositif, alors que d'autres s'y essaient, mais ne produisent rien de formatif pour eux-mêmes.

Cependant, j'aimerais introduire une autre hypothèse. Une grande partie des différences entre la bonne et la mauvaise formation, entre être impliqué et ne pas être impliqué, provient du regard que l'on jette sur son expérience, en rapport aux critères de la bonne formation que l'on se pose. Elle se construit aussi en rapport avec ce que l'on fait de son expérience.

Il est tout à fait possible de se former en suivant la linéarité, en s'offrant un arrêt sur image ou encore en parcourant d'autres chemins et les bas-côtés. Lorsqu'un étudiant me dit qu'il n'est pas impliqué dans la formation, je comprends surtout qu'il n'a pas l'impression d'être dans ce que le dispositif lui demande à l'instant *t*. Mais je considère qu'il peut tout à fait être en train de se former à travers d'autres pratiques ou une autre pratique, même en « déviant » de ce qu'on lui demande. S'inscrire dans les séminaires, prendre le temps de lire les auteurs cités, écouter des podcasts, travailler dans les métiers de l'humain sont de potentiels espaces-temps de formation, si tant est qu'on les considère comme tels, et si tant est qu'on s'y mette au travail.

Et pour ceux qui n'ont développé aucune de ces activités, parce que pris dans d'autres contraintes, d'autres lieux permettent la formation, les pauses peuvent servir la formation et, comme je l'ai sous-entendu assez fortement, si la linéarité est fondamentale, cela ne veut pas dire qu'elle a raison. C'est simplement qu'elle est la logique dominante. Plusieurs semaines de trou dans une période de

formation n'est pas un échec, n'est pas un manque, n'est pas une tare. C'est simplement un fait. Un évènement dont il faudra probablement faire quelque chose. Mais, ce n'est pas fondamentalement un raté.

Réfléchir la manière dont on fait formation

Pourquoi tout ça ? Simplement pour vous proposer de prendre du recul par rapport à votre vécu premier de cette période, de votre impression instinctive quant aux deux questions suivantes : « suis-je bien en formation ? » et « suis-je en train de bien me former ? » C'est une invitation, surtout pour ceux qui auraient une évaluation négative de la période, à vous demander si ce n'est pas la tyrannie de la linéarité qui entraîne ce jugement. C'est une invitation à réfléchir et assumer un référentiel de formation qui proviendrait un peu plus de vous, un peu moins de nous.

En fait, avec le relâchement du dispositif, vous avez la chance que rien ne sera évalué par nous pour valider votre semestre (si ce n'est le dépôt effectif des évaluations). Vous êtes maîtres de ce que vous pouvez dire sur votre parcours de formation durant ces semaines. Et si jamais vous en arrivez à la conclusion qu'elle s'est mise en pause pour vous au 13 mars, ce n'est pas grave. D'une certaine façon, la crise nous amène, nous formateurs, à désertier un peu ces questions, à les prendre en retrait. Donc, elles vous appartiennent. D'où l'intérêt de se questionner sur vos critères d'auto-évaluation, plutôt que de les laisser agir inconsciemment. Comment avez-vous fait formation ce semestre ? Quelles sont vos pratiques qui selon vous ont contribué à continuer votre construction professionnelle ? Et que faire si, irrémédiablement, la formation semble s'être arrêtée durant un semestre pour vous ?

À mon avis, ce relâchement du dispositif ouvre une autre question. Séminaires, journée solidarité, mémoire qui fait son *come-back*, évaluation semestrielle. Certains dépôts sont obligatoires. D'autres non. Un écrit peut être déposé pour la forme et on peut mettre tout son cœur dans un autre. Des écrits collectifs sont des choses que l'on peut partager, certains du groupe se chargent de l'un, d'autres de celui demandé dans un autre séminaire. Des ressources peuvent être gardées sous le coude, pour plus tard, pour quand on aura le temps et l'envie, ou lues dans leur intégralité sur le moment.

Le relâchement des obligations est peut-être à investir pour que cette fin d'année soit vivable et profitable pour vous. Par exemple, les ressources d'un séminaire resteront à disposition à partir du moment où vous les téléchargez. De même, vous n'êtes pas bien formés parce que vous nous avez déposé l'écrit proposé.

Il est évident que l'on aimerait tous faire tout à fond et parfaitement. Mais ce n'est qu'une manière d'appréhender une formation bien faite. Aboutir à moitié pour avancer plus tard, garder des ressources inexploitées pour les lire plus tard, approfondir maintenant un sujet à fond parce que la passion est là et délaissier le reste sont des manières de faire tout aussi nobles, d'autant que le contexte d'y prête. C'est une invitation à vous détacher de la tyrannie des dates et des rendus pour les investir de manière réfléchie, assumée et critique.

Sébastien Joffres

03/06/2020